

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/ Il y a des plis dans le milieu des pages.
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

PREMIÈRE PARTIE — LE MEURTRE DE COCO

XI — CHEZ LE DUC

La seule chose dont on parlât quelquefois, c'était de la beauté

sympathique de sa femme, beaucoup plus jeune que lui, et de la beauté originale de sa fille — fille d'un premier lit, aujourd'hui âgée de près de dix-huit ans.

Originellement la maison avait été disposée de sorte que le rez-de-chaussée devait contenir les pièces d'apparat de réception, et M. de Kandos n'avait rien changé à cette destination primitive.

Le premier étage contenait son appartement particulier et celui de la duchesse.

Le second avait été réservé à Mlle de Kandos qui n'en occupait qu'une faible partie avec sa gouvernante.

Le reste était vide, ou plutôt inhabité pour le moment.

L'intendant Bernard occupait un petit pavillon isolé de l'habitation principale, où il s'avait que son bureau.

Les domestiques, assez nombreux, logeaient soit dans le sous-sol, soit dans l'étage des mansardes,

qui contenait, indépendamment des greniers, un certain nombre de chambres, encore fort convenables et tout à fait agréables par la vue dont on y jouissait, et qui s'étendait assez loin sur les rives de la Seine et Courbevoie.

Au moment où nous pénétrons chez le duc de Kandos, un jour entier s'était écoulé depuis le crime que nous avons relaté

au début de ce récit authentique, et la matinée du second jour était assez avancée, puisque onze heures venaient de sonner.

Le duc de Kandos, seul dans son cabinet de travail, magnifiquement meublé en ébène, cabinet d'un aspect sérieux et même sévère, se promenait lentement, les bras croisés derrière le dos, le

front penché, l'air soucieux, plus que soucieux, profondément triste et inquiet.

C'était un homme de quarante-cinq ans, plutôt grand que petit, non pas maigre, mais sec et musculéux; un de ces tempéraments trempés pour et par la lutte, où la nature n'a rien laissé de ce qui pourrait entraver ou alourdir.

La taille, souple et bien prise, était encore celle d'un jeune homme. Bien qu'il fut entré dans la maturité de l'âge, on voyait qu'il avait dû être admirablement beau, et il l'était encore.

Une épaisse chevelure châtain, où l'on cherchait pour trouver quelques fils d'argent, entourait son front intelligent sous lequel luisait l'éclair de ses deux yeux bleus.

Les traits de son visage, quoique fatigués et bronzés, ne manquaient ni de grâce, ni de distinction, au moins ce qu'on en pouvait voir, car il portait toute sa barbe, plus claire que sa

chevelure et tirant sur le blond. La bouche paraissait sensuelle, le nez était droit.

Somme toute, son aspect avait quelque chose de sympathique, malgré l'éclat un peu menaçant du regard et la ride profonde creusée à la rencontre des deux sourcils, qui semblait révéler la facilité de la violence et la persistance de préoccupations pénibles.



« Annetto, ne m'écasable pas, ne sois pas orgueille, injuste... »

Au milieu du luxe qui l'entourait, il était vêtu avec une grande simplicité de vêtements noirs, d'un coup, pourtant fort élégante, qui faisait encore valoir son allure aristocratique, mais sans prétention.

Après avoir fait quelques tours, il se jeta, avec un geste de lassitude, d'abandon et de découragement, sur un fauteuil, devant une table chargée de journaux et de papiers, y appuya ses deux coudes et cacha sa figure dans ses mains.

Tout à coup, il tressaillit.

Une jeune femme venait d'entrer, presque sans bruit, par une porte cachée sous une épaisse tenture.

Elle était en frais négligé du matin.

C'était une charmante créature, toute mignonne, toute gracieuse, fièle et délicate comme au sortir de l'adolescence, avec le charme de la femme faite, qu'elle était.

Elle avait, en effet, d'après son acte de naissance, vingt-huit ans sonnés.

Ses cheveux blonds et soyeux, ses mains et ses pieds d'enfant, ses lèvres fraîches, le velouté de sa peau blanche et à peine teintée d'un léger incarnat, ses grands yeux d'un bleu sombre, à la pupille large, encadrés et comme ombés de cils châtiens et recourbés, la rajeunissaient de cinq ou six ans, au premier regard.

L'expression de son visage était douce et passionnée, tendre et ardente à la fois, et l'on comprenait qu'on ne pût la voir sans l'admirer, l'admirer sans l'aimer.

Elle s'avança, à petits pas, sur la pointe de ses pieds, dont un épais tapis achevait d'étouffer l'écho léger, vers le duo assis et qui lui tourna le dos, entourant la tête de ses deux bras, dont la fraîcheur embaumée et satinée caressa ses joues, lui saisit les mains, les ébaucha, et posant ses doigts blancs, aux ongles roses, en les y appuyant, devant les yeux de son mari, elle lui dit d'une voix musicale :

— Devine qui est là ?... Est-ce Jeanne, Jeannette ou Jeanneton ?

— C'est ma Jeanne chérie ! murmura le duo en ramenant les doigts de ses yeux à ses lèvres.

— Cela veut dire que mon Paul est triste ! répliqua la jeune femme, avec un accent de gronderie affligée et presque maternelle, qui faisait sourire, sortant de cette bouche de printemps, s'adressant à l'automne de M. de Kando,.

— Oh ! le vilain ! ajouta-t-elle, en tournant de son côté le visage qui lui était caché. Mais on dirait que tu as pleuré !

En effet, le duo avait les paupières rouges, et une larme, mal séchée, brillait encore au coin de sa paupière.

— Pardonne-moi, Jeanne..., fit-il avec un élan de passion contenue, en attirant contre sa poitrine la jeune femme qui se trouva tout à coup assise sur ses genoux. — Pardonne-moi... Je ne suis pas maître toujours, tu le sais, de cette mélancolie qui me domine, quand je me demande si je mérite tout ce bonheur qui m'entoure et dont tu es la personnification adorable.

— Si tu le mérites, Paul ! s'écria Jeanne. Eh bien, n'as-tu pas assez souffert, autrefois ?... Et la petite Jeanne, comme tu m'appelles, quand tu m'aimes bien, ne peut-elle jeter un rayon de soleil dans toute cette grande mélancolie, à laquelle je ne comprends rien ?

— Si, ma chérie... Oh ! oui, tu as raison, et, quand tu es là... j'oublie tout ! dit-il avec un imperceptible frisson.

— Ah ! que je voudrais te voir heureux, comme je suis heureuse ! poursuivit-elle.

— Vrai, tu es heureuse, n'est-ce pas ? demanda-t-il en l'en-

veloppant de la flamme de ses yeux clairs, tout le regard avait quelque chose de brûlant et de singulier.

— Si j'ai guéri l'arrose ?... Quelle question !... Je te dois tout ! Une famille... j'étais orphelin... Une fortune... j'étais pauvre. Tu m'as fait duchesse. Je suis la petite duchesse Jeanne, mon Dieu, oui ! fit-elle en essayant de rire, pour amener le rire sur les lèvres de son mari.

— Triste duchesse qui ne va pas dans le monde, qui cache sa jeunesse et sa beauté près de moi.

— Pour toi, tout seul ! certainement ! Es-tu que cela regarde les autres ? Tu n'aimes pas le monde et je n'aime que toi. Nous sommes donc contents, tous les deux.

— Ah ! si, j'oubliais... j'aime encore ma mère Annette ; ma belle-fille, comme on dit bêtement, quand elle est ma sœur, ma fille, mon amie, tout ce que tu voudras, excepté ma belle-fille... car je serais alors sa belle-mère... et c'est un vilain nom, qui éveillé de vilaines idées...

Tout en parlant, avec ce babillage enfantin qui lui allait à ravir, son regard profond ne quittait pas le visage de son mari ; — regard rempli de tendresse inquiète où se reflétait son âme, bien autrement sérieuse et énergique que ne l'aurait fait supposer son langage, — langage un peu voulu, et qui n'avait d'autre but que de chasser la tristesse du duo.

Dans ces moments, elle disait s'appeler Jeannette ; Jeanneton, quand elle riait et se livrait à la vraie gaieté, qu'un peu de joie de son mari éveillait en elle ; Jeanne, quand elle raisonnait.

— Oui, tu m'aimes, toi ! fit le duo en l'écrasant avec une sorte d'empirement.

— C'est pour Annette que tu dis cela ?

— Non.

— Si. Tu crois que ta fille ne t'aime pas.

— Annette est froide avec moi, peu expansive... mais elle t'aime... et c'est l'important, répondit Paul de Kando, avec effort.

— Ecoute, Paul, interrompit Jeanne d'un ton plus sérieux. Annette a une singulière nature, qui tient au doute, au sang mêlé qui coule dans ses veines. Elle est très romantique et extraordinairement passionnée, se portant avec violence sur un petit nombre d'idées qui la préoccupent et l'absorbent. Elle a lors le souvenir de sa mère, qu'elle n'a pourtant jamais connue, et dont la mort tragique, il y a deux ans, peu de temps avant ton retour d'Amérique, lui a causé une impression ineffaçable...

— Elle sait, par son grand père et par les bruits du pays, lorsqu'elle était en Franche-Comté, que vous vous êtes séparés, retrouvés, qu'il y a eu des luttes entre vous deux... et comme personne n'a jamais osé lui dire ce que valait, au juste, la première femme, Mariquita, elle s'est fait une mère, à sa guise, qu'elle a entourée d'une auréole.

— Et c'est moi qu'elle accuse ! fit le duo avec plus d'inquiétude que de douleur. Es-tu sûr qu'elle n'a rien d'autre contre moi ?

— Que veux-tu qu'elle ait ?

— Je ne sais... Par moment, je crains...

— Quoi ?

— Rien. Tu as raison... mais c'est possible.

— Cela passera. J'y fais tous mes efforts, depuis un an que je suis ta femme.

— Et pourtant, elle t'aime, toi, qui as remplacé sa mère... et qu'elle devrait détester... avec les sentiments dont tu parles. C'est étrange... illogique.

—Je ne dis pas non... Mais les femmes, les jeunes filles surtout, sont ainsi faites. Nous étions amies avant que je te connusse... autant que la différence d'âge le permettait; car j'ai dix ans de plus qu'elle. Elle sait que je n'ai jamais vu, rencontré la première duchesse... qui était morte, quand tu revins et que je t'aimai... où quand tu m'aimas... comme tu voudras je ne sais qui à commencé...

—Tous les deux.

—Elle ne peut donc s'en prendre à moi de rien du passé... Puis, je suis bien bonne de te donner toutes ces explications.. Est-ce que le cœur raisonne? Il sent, il aime, il est indifférent, il hait, il est absurde...

—Mais, quand c'est le cœur de ta Jeanne, il murmure ou il s'attache et il se dit tous les jours: "Qu'elle chance! Je suis bien tombée..." et j'ai raison!

Le duo saisit sa femme dans ses bras, leurs lèvres s'unirent, un instant tous les nuages s'envolèrent de son front, et ses yeux éblouissants ne réfléchirent que joie profonde et bonheur indicible.

—Et puis continua Jeanne, en se dégageant toute frissonnante et toute rougissante, Annette est à l'âge où l'on ne sait ni ce qu'on veut, ni ce qu'on éprouve. Elle a dix huit ans... je les eus; elle est jeune fille... je l'ai été.

—On n'analyse pas ce qui se passe dans la confusion de cette transition de l'enfance obscure à la vie lumineuse. De plus, elle est amoureuse... Tu comprends quel chaos cela fait dans son pauvre petit cœur.

—Je le sais, et je ne m'oppose pas à son amour... Qu'il me demande sa main, et je la lui accorderai volontiers.

—Tu es si bon... Et puis tu es assez riche pour ce ça, n'est-ce pas? Mais je sais que ce n'est pas toujours une raison... au contraire!

Paul de Kandos avait encore tressailli à ces mots de sa femme, faisant allusion à leur richesse, et son visage devint sombre.

—Seulement, continua la duchesse, elle peut douter de la réalité de tes intentions.

—Pourquoi ne m'en parles-tu pas?

—Je n'en sais rien... C'est un secret à tous deux. Timidité, fierté, esprit romanesque qui cherche à se créer des difficultés... peut-être...

Elle s'arrêta, le regarda.

—Si tu faisais la première démarche?

—Moi?

—Oui, toi. Ce n'est pas dans les règles... Qu'est-ce que cela fait... si cela est dans la bouté?

—Tu es un ange! murmura le duo.

—C'est entendu!

—Le veux-tu?... Oui! mais il ne faut en rien dire à Annette... qu'elle ait la surprise de recevoir son mari, celui qu'elle aime..., de la main de son père...

—Qu'elle n'aime pas...

—Mais, si!... Elle t'aime... et elle t'aimera, surtout plus tard. D'ailleurs, c'est bien moins grave que si tu ne l'aimais pas. Elle serait sans défense et sans compensation devant ton antipathie, ton indifférence ou ta dureté. Les enfants n'ont que le bonheur qu'on leur fait.

—Et les hommes aussi, Jeanne. Mais ce jeune homme n'est pas venu depuis deux jours, ajouta le duo préoccupé.

—C'est comme ton intendant, un vilain homme que je n'aime pas et qui fait une de ses fugues habituelles... Ah! s'il pouvait ne jamais revenir!

A ces mots, le duo devint fort pâle, et son regard se détour-

des yeux de Jeanne, pendant qu'un frisson plus marqué secouait tout son corps.

XII

CE QUE RACONTE LE JOURNAL

—Qu'es-tu, Paul? demanda vivement la jeune femme. Je t'ai fait de la peine?...

—Mais non, je t'assure, balbutia le duo en essayant de raffermir sa voix altérée par une profonde émotion intérieure.

—Si, si, je le vois bien! Je suis une sottise... Tu as beaucoup d'affection pour Bernard... Il a partagé une partie de ton existence... Ne fais pas attention aux niaiseries que je débite parfois...

—Il ne m'est pas sympathique... Qu'est-ce que cela prouve? Tu le connais plus et mieux que moi; du moment où il te courtise, il doit me convenir. D'ailleurs, tu sais bien que je ne lui ai jamais fait mauvaise mine... et qu'il n'a pas à se plaindre de moi...

—Oh! non... Tu es bonne pour lui, bonne comme avec tout le monde, comme pour tout le monde... Trop même, quelquefois... Tu n'as pas à t'occuper de lui... Laisse-le, voilà tout... je ne demande pas autre chose...

—Ne te défends donc pas... et parlons d'autre chose, fit-elle vivement, avec le regret visible d'avoir soulevé une question inopportune et maladroit, du moment où elle s'efforçait son mari.

—Tien, reprit-elle tout à coup, pour détourner le cours de la conversation, tu n'as pas même brisé la bande de tes journaux, ce matin.

—Ils venaient d'arriver, et j'allais le faire, quand tu es entrée.

Tout en parlant ainsi, Jeanne avait saisi le premier journal à sa portée, l'ouvrait, le parcourait des yeux, y cherchant une nouvelle qui pût intéresser et distraire son mari de la préoccupation pénible dont on voyait encore la trace sur son front et dans son regard.

—Ah! ah! reprit-elle, encore un crime... toujours des crimes!... Voilà une chose que je n'ai jamais comprise, le crime! Il me semble que je suis si incapable d'en commettre un, et que cela doit être si abominable, qu'il faut que ceux qui en commettent ne soient pas faits de même que moi.

—Le crime! répéta le duo d'un air sombre. Ne sois pas trop sévère, Jeanne... Son vrai nom... c'est quelquefois malheur, fatalité...

—Mais de quel crime s'agit-il? ajouta vivement M. de Kandos, sans laisser le temps à sa femme de répondre, et en essayant de se pencher sur son épaule pour lire le journal qu'elle tenait à la main.

Mais Jeanne se leva, des genoux de son mari et courut se blottir dans une chaise basse, en face de lui.

—Non, non! s'écria-t-elle, tu ne lis pas ça... C'est moi qui vais lire tout haut.

—Eh bien, j'écoute.

Jeanne commença d'une voix claire et cristalline.

—Un nouveau crime, entouré de circonstances mystérieuses, vient de jeter tout un quartier dans la consternation.

—C'est avant-hier, à une heure trop avancée de la soirée pour que nous puissions en parler dans notre édition du lendemain matin, que nous en avons eu connaissance.

—Voici les détails que nous avons pu recueillir jusqu'à présent, et dont nous garantissons la parfaite exactitude.

« Avant-hier donc, vers les dix heures du soir, plusieurs détonations de revolver mettaient en émoi les habitants d'une maison d'ouvriers de la rue des Trois-Couronnes, a...

—La rue des Trois-Couronnes ! interrompit le duo en se levant tout d'une pièce.

—Oui, est-ce que tu la connais ?

—Moi, non... c'est-à-dire... oui... j'ai dû y passer... peut-être, une fois...

Et, comme sa femme le regardait, surprise de l'émotion que le nom d'une rue dont elle n'avait jamais entendu parler, car elle ne connaissait de Paris que les quartiers que connaissent les étrangers au bout de quelques mois, le duo se rassit, en ajoutant d'une voix agitée :

—Continue, Jeanne, continue donc.

« Les détonations provenaient d'une mansarde du sixième étage,—reprit la jeune femme,—dont la porte était fermée en dedans... Le concierge courut requérir la police, et bientôt, un commissaire, accompagné d'un serrurier, pénétra dans la pièce où l'on supposait, hélas ! avec raison, que venait de s'accomplir un drame saignant, assassinat ou suicide.

« La première supposition était la vraie !

« On y trouva un homme frappé de deux balles : l'une qui lui avait traversé le cœur, l'autre qui avait fait sauter le crâne.

« Quant à l'assassin, il avait dû s'enfuir par les toits, car il avait disparu sans laisser de trace, et, la porte étant fermée en dedans, il n'avait pu s'échapper par cette voie.

« Ce qu'il y a de plus curieux dans l'affaire, c'est que le vol n'a point été le mobile de ce crime lâche, commis contre un vieillard.

« En effet, la victime est un homme d'une soixantaine d'années, paraissant appartenir aux classes inférieures de la société, bien qu'il vécut sans travailler, de ressources inconnues.

« Dans la maison, on l'appelait M. Lorient. Il y habitait depuis quelques semaines seulement.

« On n'a trouvé chez lui aucun papier de nature à établir son identité, ni à faire savoir d'où il venait et quel était son passé.

« Il avait dû tenter de se défendre contre l'agression incompréhensible à laquelle il a succombé, car on a relevé, près de lui, un revolver dont un coup avait été déchargé.

« D'après l'inspection du corps, la mort a dû être instantanée.

« L'émotion est vive dans le quartier.

« On se perd en conjecture sur les causes de ce crime abominable. »

Jeanne s'arrêta.

—Et c'est tout ? demanda le duo d'une voix sourde.

—Oui... Ah ! je me trompe... voici d'autres détails, un peu plus bas.

—Quels sont-ils ?

Jeanne reprit sa lecture :

« La justice croit être sur la trace du meurtrier. On a fait cerner le quartier, soumis à une surveillance minutieuse, et des perquisitions ont été ordonnées dans tout le quadrilatère de maison dont la rue des Trois-Couronnes forme un des côtés.

« Au cas où l'assassin, après avoir gagné les toits, se serait réfugié dans l'une de ces maisons, il ne saurait échapper aux recherches actives dont il est l'objet. »

Le duo se taisait, le front penché, les lèvres contractées, mais paraissait prendre un intérêt prodigieux à toute cette affaire, qui ressemblait pourtant si complètement aux affaires de

même nature, dont sont bourrés LES FAITS DIVERS des journaux.

Jeanne, sans regarder son mari, continuait de parcourir le journal des yeux, pour y découvrir quelque autre nouvelle intéressante ou dramatique, quand elle s'écria :

—Ah ! ah !... Voici encore des détails complémentaires.

Le duo releva la tête.

—DERNIÈRE HEURE, lut la jeune femme.

« Au moment de mettre sous presse, nous recevons des renseignements d'une importance capitale et qui donnent un caractère tout nouveau au crime dont il s'agit.

« On est enfin parvenu à découvrir la vraie personnalité de la victime, qui se faisait appeler M. Lorient.—C'était un faux nom.

« L'homme dont on a retrouvé le cadavre portait, sur l'avant-bras droit, divers tatouages, parmi lesquels on remarquait une tête de mort, au-dessus d'un cœur traversé d'un couteau.

« Cela avait excité l'attention et les soupçons d'un des agents les plus intelligents de la brigade de sûreté, qui accompagnait le commissaire de police du quartier dans ses premières investigations.

« On transporta le cadavre à la Morgue, pour l'autopsie, et on le fit visiter par tous les agents de la préfecture, ainsi que par un certain nombre de vieux repris de justice qui se trouvent actuellement au dépôt.

« Cette démarche a été couronnée d'un plein succès.

« Mais c'est Coco dit la "Tête-de-Mort," s'est écrié un forçat en rupture de ban, à la vue du corps.

« Le vrai nom du prétendu Lorient serait Vigot.

« C'est un forçat évadé de Cayenne, il y a plusieurs années, à qui ces tatouages avaient valu le surnom que nous venons de relater.

« Le crime dont il a été victime serait donc, suivant toute probabilité, le résultat de quelque vengeance d'un de ses anciens compagnons du bagne.

« C'est dans cette direction que la justice va poursuivre ses recherches, et tout porte à croire, maintenant qu'elle est sur la vraie piste, qu'elle ne tardera pas à trouver l'assassin, qui doit être lui-même un repris de justice, ou un forçat en rupture de ban, caché à Paris et venu exprès pour accomplir une vieille vendetta. »

Jeanne, en terminant ce récit, leva les yeux sur son mari, et poussa un cri.

Le duo de Kandos était livide. Il se tenait debout, appuyé à la table, le regard fixe, les lèvres tremblantes.

Oh ! mon Dieu ! Tu es malade, Paul ! Tu me fais peur ! Et elle s'élança vers lui.

À sa voix, à son toucher, le duo parut revenir à lui.

—Ce n'est rien, balbutia-t-il. Un étourdissement... Cela va se passer.

—Assieds-toi donc. Tu es tout tremblant.

—Je suis sujet à ces crises... depuis mon séjour en Amérique, reprit le duo en cédant à la pression de sa femme et en se laissant retomber dans son fauteuil.

« Ne t'inquiète pas... Un verre d'eau... c'est tout ce qu'il me faut... Surtout, n'appelle personne... ne dis rien à personne.

—Je cours le chercher moi-même, s'écria Jeanne toute bouleversée, et elle s'élança hors du cabinet.

—Oh ! murmura le duo, une fois seul, en pressant son front

avec désespoir. C'est bien lui... Je m'en doutais... Je le reconnaissais... Encore ce sang... cela ne finira donc jamais ?

Et un sanglot, sanglot de rage et de terreur, monta à sa gorge, y étroit la parole.

XIII

MADEMOISELLE DE KANDOS

Environ huit jours après les scènes que nous venons de rapporter, un samedi soir, à la tombée de la nuit, un coup de sonnette retentissait dans l'appartement occupé par Mme Lapierre et son fils.

Mme Lapierre n'avait point de domestique, et se contentait des services d'une vieille femme, qui venait, tous les matins, la soulager des soins les plus pénibles du ménage.

A quelque chose malheur est bon et pauvre est aussi, car la présence d'une servante eût, sans doute, empêché que l'on pût cacher Louis Clermont, et l'horrible réalité que la mère et le fils voulaient dissimuler à tous eût éclaté, en faisant connaître le mari et le père qu'ils croyaient mort ou perdu à jamais.

C'était donc toujours Mme Lapierre ou Gaston, qui ouvrait aux visiteurs.

Cette fois, ce fut Gaston.

Il se trouva en face d'une femme voilée, mais non si complètement qu'ils ne pût la reconnaître, car il recula de deux pas, en s'écriant d'une voix bouleversée par une vive émotion :

— Annette !... C'est vous, ici ?

— Oui ! Puisque vous ne venez pas, il faut bien que je vienne, répondit-elle.

Et, comme le jeune homme restait sur place, stupéfait, paraissant presque hors de lui, la jeune fille ajouta :

— Refusez-vous même de me recevoir ?

— Oh ! s'écria Gaston avec un accent qui contenait mille sentiments divers, parmi lesquels dominaient la passion et la douleur.

Et la saisissant vivement par la main, il l'entraîna à l'intérieur de l'appartement, après avoir fermé la porte sur eux d'un geste précipité.

Sans échanger une parole, mais se tenant toujours par la main, tous deux pénétrèrent dans la grande pièce du milieu ; celle qui servait d'atelier.

A ce moment, il était vide, les trois ou quatre ouvrières qu'occupait Mme Lapierre ayant, sans doute, fini leur journée.

Une petite lampe, couverte de son abat-jour, posée sur une table, y jetait sa clarté douce.

Arrivés au milieu de la pièce, la jeune fille dégagea sa main, souleva sa voilette et resta debout en face de Gaston Lapierre, qui la regardait avec un mélange d'ardente admiration et de trouble profond.

Cette jeune fille, douée d'une grande beauté, avait un type étrange, et qui souvent frappait, avant même qu'on sût si elle était plutôt belle qu'originale, ou qu'on songeât seulement à se le demander.

On ne voyait d'abord que ses yeux, qui étaient immenses, largement ouverts et doués d'un éclat prodigieux.

Leur couleur, indéfinissable, tenait du gris, du bleu et de ce vert de mer que les Grecs attribuaient aux yeux de Junon. Ils avaient ces reflets chatoyants, ces étincelles lumineuses qui font penser aux étoiles jumelles dont les profondeurs du ciel sont semées, ou à des diamants qui auraient reçu la vie et l'expression, et plus de leur ruissellement d'éclair.

Le teint pâle de la jeune fille, ses traits délicats, ses lèvres

rouges, ses ois et ses courbils, noirs comme ses cheveux, extraordinairement abondants et plantés un peu bas sur le front, où respiraient l'intelligence et la volonté, achevaient de composer un ensemble dont l'effet était irrésistible.

Elle surgit l'admiration avant qu'on sût qu'on était charmé, et si on s'en apercevait, le charme était déjà si pressant qu'il était trop tard pour lui échapper ou chercher un moyen à y résister. Ce soir-là, lorsqu'elle eut soulevé sa voilette et que ses yeux apparurent comme deux astres dégagés d'un nuage qui les cachait, elle était plus pâle que d'habitude, et son regard, trempé de quelque larme mal séchée, semblait y puiser un scintillement plus extraordinaire.

— Oui, je suis venue, reprit-elle d'une voix agitée, parce que vous ne venez pas, je vous le répète. Que s'est-il passé ? Que signifient cette absence... cet abandon ?

— Oh ! ne me parlez pas d'abandon, Annette ! s'écria le jeune homme avec un accent de douleur et de désespoir. Je suis à vous le savez bien, à vous depuis le premier jour où je vous ai vue...

Il s'arrêta brusquement, la regarda pendant une seconde et fit un violent effort pour dompter son émotion, redevenir maître de lui-même et parler d'un ton plus calme.

— Ma mère a été souffrante toute cette semaine... je suis resté près d'elle, dit-il avec embarras.

— Pas si souffrante, interrompit la jeune fille, puisqu'elle vient de sortir... je m'en suis assurée... c'est pour cela que je suis montée... j'ai voulu vous voir seul... Gaston, cette situation entre nous ne peut durer... Il faut s'expliquer... Je ne puis vivre ainsi.

Elle se jeta sur une chaise en femme résolue à ne s'en aller qu'après avoir entendu une réponse nette et catégorique.

Gaston restait debout devant elle, agité, troublé, tiré évidemment en sens contraire par des sentiments dont la violence se lisait sur son visage bouleversé, où se montrait surtout une expression de douleur profonde.

Ecoute, reprit Mlle de Kandos d'une voix basse, voilà longtemps que nous nous aimons, ou, du moins que, t'aimant, je me crois aimée de toi...

— Oh ! Annette, peux-tu en douter ?

— Oui, je le puis ; je puis douter de toi, tandis que tu ne peux douter de moi ! La preuve, c'est que je suis ici, ce soir, contrairement à toutes les convenances, et que, toi, tu ne viens plus...

Le jeune homme fit un geste.

— La maladie de ta mère, poursuivit-elle, n'est qu'un prétexte...

— Je te jure...

— Ne jure pas... c'est inutile... je ne te croirais pas !

Gaston se tordait les mains avec une expression de douleur si éloquente, que cela toucha la fille du duo.

— Voyons, lui dit-elle plus doucement, réponds-moi avec franchise, avec sincérité.

— Le duo t'a écrit, je le sais, et tu n'a pas même répondu... Il y a un motif à cela, comme il y a un motif à ton absence, qui surprend tout le monde chez nous ; comme il y a un motif à ton refus de demander ma main... à mon père.

— Annette, je t'ai dit... balbutia Gaston Lapierre.

— Tu m'as dit que tu étais trop pauvre pour moi... que tu n'avais pas de position fixe ; que, par amour pour moi même, par dignité pour toi, tu ne devais pas t'exposer à un refus ; qu'en admettant qu'un refus ne fût pas à redouter, ainsi que je

te l'affirmas, tu voulais attendre que la différence de fortune et de situation, qui nous sépare, fût moins grande...

—C'est vrai. N'avais-je pas raison ?

—Tu aurais raison, s'il s'agissait entre nous d'un mariage de convenances et d'intérêt. Quand il s'agit d'amour, on ne raisonne pas !

—Est-ce que je raisonne, moi ? Est-ce que cela est raisonnable, ma présence ici et la démarche que j'ai accomplie, les inquiétudes et le désespoir que je te montre ; cet oubli de toutes mes fiertés, de toutes mes susceptibilités, de toutes mes délicatesses de jeune fille, qui me pousse à faire ce que tu devrais faire, à changer, à intervenir les rôles ?

En parlant ainsi, une fugitive rougeur avait monté à ses joues, et des larmes, — larmes de dépit et presque de colère, — remplissaient ses beaux yeux.

—Annette, ne m'accable pas, ne sois pas cruelle, injuste, — s'écria le jeune homme, en se laissant tomber à genoux devant elle, en lui prenant les mains, en les serrant avec un emportement de passion qui rassura mieux Mlle de Kandos que toutes les protestations.

—Oh ! si tu savais combien je suis malheureux, combien je souffre ! continua-t-il. C'est à en mourir, vois-tu... et j'ai eu vingt fois, depuis huit jours, la folle envie, le désir irrésistible de me brûler la cervelle.

—Pourquoi ? fit Annette avec terreur.

—Tu as raison, reprit Gaston, se laissant entraîner par la fièvre intérieure qui le dévorait ; — oui, toutes les choses raisonnables, que tu me reproches de t'avoir dites, n'avaient pas le sens commun... Oui, je t'aime assez pour passer par-dessus tous les obstacles qui nous séparent, pour les mépriser, les oublier, les ignorer !...

—Je suis pauvre et je n'ai pas de position dans le monde, et tu es riche et fille de duo. Qu'importe ? l'amour ne s'arrête pas à ces considérations.

—Je t'aime tant ! que j'aurais, au besoin, foulé aux pieds ma fierté la plus légitime, heureux seulement d'être à toi et de t'avoir à moi.

—D'ailleurs, si je suis pauvre, aujourd'hui, sans nom, je puis être riche, demain, et l'avenir m'appartient. Je sens en moi la force comme la volonté de conquérir ce qui me manque, de me tailler une place, digne de toi et de moi, dans la société. Je me crois du talent, je puis bien te l'avouer sans fausse modestie, n'est-ce pas... ?

—Si je ne me sentais pas quelqu'un, aurais-je jamais osé lever les yeux jusqu'à toi ?... Je sais, ou plutôt je sens aussi que ton père ne m'aurait pas repoussé... On se doute de votre amour... on le connaît... il a éclaté aux yeux de tous... on ne m'a pas chassé...

—La duchesse en est devenue plus sympathique et plus amicale envers moi... Le duo m'a écrit une lettre pleine d'affabilité et d'affection... paternelle... pour se plaindre de mon absence, me dire de venir lui parler...

—Oui, je n'ai qu'à tendre la main, Annette... et tu serais à moi...

A ces dernières paroles, Gaston se tut.

Les sanglots qui déchiraient sa poitrine éclatèrent brusquement, et il cacha son visage sur les genoux de Mlle de Kandos, pour y étouffer ses pleurs.

Annette pâlit, et lui, relevant doucement la tête, cherchant de ses yeux les yeux du jeune homme, elle lui dit :

—Alors, il y a un motif que tu ne m'a pas dit !... Je ne me trompais donc pas ?

—Oui, fit le jeune homme d'un geste de la tête.

—Il faut qu'il soit bien grave...

—Il est épouvantable !

—Je veux le connaître.

—Je ne puis le dire.

Annette se leva.

—Pourquoi ? fit-elle avec agitation.

Gaston était resté agenouillé et lui tenait toujours les mains, dans l'attitude pro-que d'un coupable, à coup sûr d'un homme qui implora la pitié, le pardon.

—Pourquoi ? répéta-t-elle.

—C'est un secret... qui n'est pas à moi... que je n'ai pas le droit de révéler...

—Même à moi ?

Il y eut un silence.

Annette le regardait, pensive et comme absorbée dans quelque profonde et intime angoisse.

—Tiens ! reprit violemment le jeune homme, je suis un misérable... Je ne devais pas t'aimer... Je n'en avais pas le droit... car je devais savoir... que tu ne pouvais être ma femme... porter mon nom...

Il eut un frisson d'horreur, en prononçant ces mots.

—J'ai été lâche, j'ai été égoïste... J'ai tout oublié... J'ai écouté, suivi ma passion, au lieu de l'écraser dans mon cœur, dans ce que j'en mourir... J'en mourrai tout de même, à présent... Seulement, j'en mourrai coupable, avec le remords d'avoir fait ton malheur, à toi, pauvre enfant... que j'aime plus que ma vie, pour qui je donnerais avec joie et goutte à goutte tout mon sang !

—Ah ! tu ne peux me donner ton nom ? dit enfin Mlle de Kandos d'un ton singulier, et semblant n'avoir entendu que cette phrase de tout ce que venait de dire l'homme qu'elle aimait.

—Je ne le puis... c'est impossible !... Oh ! oui, impossible !

Pendant près d'une demi-minute elle hésita.

Gaston se taisait.

Il avait pris les deux petites mains de la jeune fille, il les avait appuyées sur ses yeux, n'osant la regarder et voulant pourtant la sentir ; craignant de la voir s'éloigner de lui, blessé au cœur, irrité, indigné contre lui ; se disant avec cette rage d'espoir qu'inspire toute passion sincère et violente, que tout n'était pas perdu, tant qu'elle ne le repousserait pas.

Tout à coup, Mlle de Kandos prit sa résolution.

—Gaston, dit-elle, je ne vous poserais qu'une question, une seule... mais, celle-là, j'exige que vous y répondiez... et vous le devez, si vous êtes homme d'honneur...

Il tressaillit.

Elle avait retiré ses mains, le forçant à relever le front.

Elle se pencha vers lui, plongeant ses yeux dans ses yeux.

—Je ne demande pas votre secret, lui dit-elle. Je vous demande ceci : Le motif grave, épouvantable, qui vous interdit à jamais de me donner votre nom, regarde-t-il le duo, oui ou non ?

En parlant ainsi, Mlle de Kandos avait pris une expression si étrange, et était devenue si pâle, sa voix troublait tellement, son regard contenait une telle angoisse et révélait tout à coup une source si profonde de souffrances cachées, que Gaston, oubliant presque ses propres douleurs, la regarda avec une surprise indicible.

XIV

FILS ET FILLE

Milo de Kandos prit son silence et sa surprise pour de l'hésitation.

—Ah ! c'est bien de lui, n'est-ce pas, qu'il s'agit ?... C'est à cause de lui ! s'écria-t-elle avec violence.

—Mais, non, Annette... Je ne comprends même pas la question.

—Le duo, ton père, est le meilleur des hommes... il m'a toujours bien accueilli... Et je viens déjà de te répondre que, s'il n'y avait eu que les considérations de fortune et de titre, que la crainte d'un échec près de lui... je n'aurais pas reculé devant une démarche qui me tenait au cœur aussi ardemment qu'à toi...

—Où es-tu donc que, par amour-propre, par dignité même, j'aurais eu le courage de remplir de larmes tes beaux yeux, de te causer la plus légère des souffrances et des inquiétudes ?

L'expression de la jeune fille était curieuse à interroger, pendant cette réponse du jeune homme.

Elle avait passé presque de la menace et de la violence à la défiance ; puis, à mesure que l'accent de sincérité et d'étonnement de Gaston lui prouvait qu'elle s'était trompée, une sorte de regret de ce qu'elle avait dit ou laissé voir apparaissait sur son joli visage, sans y effacer complètement la trace d'une arrière-pensée persistante, mais qu'elle ne voulait plus exprimer, qu'elle s'efforçait de cacher, sans y parvenir aussi abondamment qu'elle l'aurait souhaité.

—Ah ! fit-elle alors, d'une voix plus calme, c'est donc de ton côté, de ton côté seulement, que vient l'obstacle ?

—Oui ! fit-il en baisant la tête, la rougeur au front.

—Et cet obstacle est-il en toi, ou hors de toi ?

—En moi ?... Il n'y a que toi, il n'y a que mon amour pour toi... tu le sais bien.

—Alors, il est hors de toi... Il y a quelqu'un qui s'oppose ?...

—Ne m'interroge pas, Annette. Je t'en supplie, ne m'interroge pas !... Si tu savais quelle torture tu m'imposes !...

—Eh bien, et moi, est-ce que je ne suis pas malheureuse ? interrompit-elle avec un accent de bravade héroïque, en relevant la tête d'un air de défi. Je te l'ai dit... je ne puis vivre ainsi... Il faut que je sache...

—Et moi, je ne puis parler, répliqua-t-il avec une résolution sombre.

—C'est ta mère ? continua-t-elle, poursuivant son investigation, sans vouloir s'en laisser détourner.

—Ma mère ? Oh ! ciel, non !... Ma mère m'aime plus que sa vie, et elle n'a pu te voir, si peu que ce fût, sans éprouver pour toi les sentiments d'admiration, d'adoration, que tu inspires à tous ceux qui t'approchent.

—Ton père est mort... Donc..., je ne comprends pas...

En attendant parler de son père, Gaston eut un frisson, et l'interrompant vivement, il lui dit d'une voix suppliante :

—Tu ne peux comprendre... tu ne le dois pas... je ne le veux pas !

Annette s'éloigna de lui brusquement.

—C'est bien... adieu ! fit-elle.

Elle se dirigea vers la porte.

—Annette ! s'écria le jeune homme avec désespoir, est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Elle s'arrêta, mais sans répondre.

—Est-ce que tu me hais ? Est-ce que tu me méprises ? Est-ce que tu me maudis ? Ah ! ne me quitte pas ainsi !

Il s'était jeté au devant d'elle, il l'avait pris dans ses bras, il la pressait contre sa poitrine, haletant, désespéré, tremblant, ému à faire pitié.

Mlle de Kandos le repoussa doucement.

—Qu'ai-je à faire ici, désormais ? lui répondit-elle. Et qu'importe que je vous aime ou non ? Tout n'est-il pas fini entre nous ?

—Que pouvons-nous espérer, et qu'avons-nous à nous dire ?... Un obstacle, un obstacle insurmontable, et que vous ne voulez pas me faire connaître, pour que je vous aide à le renverser, ne nous sépare-t-il pas ?

—Tu es bien cruelle, Annette, va, sans t'en douter.

—En effet, je suis bien cruelle !... Je viens vous trouver, vous supplier de ne pas renoncer à moi, de faire ce qu'il faut pour que je sois votre femme ; je viens vous donner la preuve la plus complète et la plus compromettante de mon amour, sans songer à aucune considération qui ait pu m'arrêter...

—Je viens vous dire : Gaston... je ne suis pas heureuse... ma mère a manqué à mon enfance, comme elle manque à ma jeunesse... J'ai vécu seule et concentrée en moi-même, privée de ces affections tendres et profondes dont j'ai le rêve irréalisé et le besoin insouvi... Sois moi tout, mon mari, mon bonheur, ma famille !

—Je croyais que tu aimais la duchesse... qui semble t'aimer de tout son cœur, dit Gaston à Annette, pour échapper à la douleur que lui causaient ces serps proches, à la faiblesse qu'ils faisaient naître en lui.

—Oui, elle m'aime... Elle est bonne... et je l'aime bien... Mais ce n'est point ma mère !

—Tu as ton père !

—Le duo ! fit-elle, oui, le duo...

Elle s'arrêta, et toute sa fermeté disparaissant sans transition, ses grands yeux éblouissants se couvrirent de larmes.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

UNE HEUREUSE ANNÉE !

A tous et chacun de nos lecteurs nous souhaitons une bonne et heureuse année, et les remercions bien sincèrement du généreux encouragement qu'ils nous ont donné jusqu'aujourd'hui. Nous les prions également de nous continuer leur bienveillant concours durant la huitième année de l'existence de notre feuille, qui commence avec ce numéro.

LES EDITEURS.

Un jeune étudiant est en pourparlers avec la gérante d'un hôtel meublé, pour la location d'une chambre située dans les mansardes :

—La porte ne ferme pas très bien et la fenêtre laisse passer le vent. Je crois, madame, qu'il doit faire très froid là dedans.

—Cette chambre, froide ? allons donc ! Il y a des punaises pendant tout l'hiver.

PRIERE PENDANT LA TEMPETE

Voyez-vous les dauphins bondir, nager en troupe ?
Entendez-vous gémir et la poupe et la proue ?
Au nord, comme au midi, l'horizon devient noir ;
La mer gronde, la brume a caché les étoiles ;
Déjà le capitaine a fait charger les voiles ;
Disons la prière du soir :

Gloire de Bethléem, Vierge simple et pieuse
Devant qui s'inclina le front de Gabriel,
Tabernacle béni, fleur réservée au ciel,
Ombre de parfums, rose mystérieuse,
Astre dont un rayon sauva les passagers,
Daigne nous luire en nos dangers.

Nous avons de ton Fils, hélas ! perdu les traces,
Nous avons méconnu ses préceptes sacrés ;
Mais la Vierge, trésor d'inépuisables grâces,
Ne repoussa jamais les pécheurs égarés.
Nous l'invoquons... le flot monte, écume, teurnoie,
Mugit et demande sa proie.

Nos mères au rivage aspirent à nous voir,
Et leur âme en toi seule a remis son espoir ;
De tout cœur maternel tu connais les alarmes !
Sur les sommets couverts de son sang précieux,
Quand ton fils te quitta pour remonter aux cieux,
Mère, tu versas tant de larmes !

Nos mères à tes pieds le prieront-elles en vain ?
La Vierge est leur amour, leur modèle divin :
Marie, épargnez leur des douleurs trop amères !
Pécheurs, nous ne pouvons que nous mettre à genoux,
Elles ont leurs vertus à t'offrir... Sauve-nous,
Sauve-nous au nom de nos mères ?

VARIÉTÉS

Deux messieurs se rencontrent :

— Ah ! mon ami ! quelle triste mine ! Tu as une joue enflée ?...

— Je souffre horriblement des dents depuis trois jours... Je suis chez mon dentiste.

— Et qu'est-ce qu'il t'a arraché ?

— Il m'a arraché... vingt francs.

Ne parle jamais d'un arbre avant d'avoir vu le fruit qu'il rapporte.

La scène se passe en correctionnelle.

Le plaignant.—Oui, monsieur le président, je reconnais ce mouchoir, il était bien à moi.

Le président.—Qu'en savez-vous ? il n'a rien de particulier, j'en ai un pareil dans ma poche.

Le plaignant.—Cela ne m'étonne pas : on m'en a volé plusieurs.

Ne porte pas la hache au pied de l'arbre qui t'a abrité pendant l'orage.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Volours ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cloquète ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Dames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 Rue Origné, Montréal.